

## PHILOSOPHES

Est-il possible à des protestants de se poser cette question : « Que signifie pour nous philosopher ? » sans se heurter au vieux problème, nous dirions plutôt au faux problème, du rapport des termes antinomiques philosophie-théologie, science-révélation, foi-raison ? D'où est-il venu que ces antinomies ont occupé des siècles de spéculation, au point que l'héritage en semble irrécusable ? On a associé le protestantisme au nominalisme, ce qui peut avoir un sens pour une philosophie de la culture. Le catholicisme a définitivement lié son destin à un réalisme ontologique, qui caractérise et délimite une fois pour toutes l'horizon de sa vie spirituelle. Constatara-t-on que nous dénonçons un pacte, si nous voulons ressaisir les conditions de notre vie philosophique hors des limites d'un système, fût-il idéaliste ? De *pacte*, il n'y en a jamais eu : le mot est un peu grand. Mais il y a eu ceci : la transposition de l'événement fondamental de l'existence chrétienne en concepts et en idées, en une essence intemporelle, en une vérité générale ou un principe symbolique, et en fin de compte l'oubli que tout cela n'était que l'ombre de la réalité, l'irréalité même. Cette transformation du présent en un pur passé, de l'actuel en un pur possible, elle est le fruit aussi bien de la méthode historique tentant de restituer à un événement sa place dans le passé comme tel, c'est-à-dire dans le définitivement mort, dans ce qui est absent pour nous, que de la scolastique et de tout ce qui en porte l'empreinte, transposant l'exigence concrète en un système de concepts et de démonstrations logiques. On croirait, en entendant parler de « Révélation », de « Philosophie », qu'il s'agisse d'instances mystérieuses et anonymes, de bureaux métaphysiques, où l'on soit tenu de passer pour se renseigner,

et dont, après d'intéressantes démarches, l'on serait en droit d'espérer toutes sortes de solutions satisfaisantes.

Au fond, nominalisme et réalisme, et toutes les oppositions de cette nature, se tiennent dans les mêmes limites du concept et de l'opération conceptuelle. Elles supposent et admettent le « Je » comme porteur privilégié de catégories et comme centre du monde ; elles supposent le problème d'une réalité en face d'un concept, dont la synthèse engendrerait vérité ou non vérité ; et dans cette confiance accordée à la raison, à la *ratio recta* (terme du Concile du Vatican), se manifeste également la volonté de dominer les choses et les êtres hors de leur présence effective *hic et nunc*, c'est-à-dire de les tenir à sa disposition ; non plus d'écouter chaque fois les exigences d'une présence, mais de posséder les objets à la disposition de la connaissance. « Vous serez comme des dieux... » Alors peut s'élever l'édifice des normes et des preuves ; édifice que l'on peut toujours constater et retrouver, et puis l'on s'en retourne consolé et rassuré !

En vérité, tout s'enchaîne avec rigueur : cette puissance, la connaissance, qui tient toutes choses à sa disposition, s'attache à un substrat permanent : la Nature, elle-même pénétrée des lois et de cette *raison* qui, concentrée dans l'homme, les redécouvre dans la Nature. Il y a ainsi une connaissance « naturelle » du monde ; il y a même une « théologie naturelle ». On établit des délimitations très nettes, car en face de celle-ci, il y a la « Révélation » ; l'on va de l'une à l'autre pour tout arranger, ou au contraire pour se réjouir aux dépens d'une inactualité aussi absurde. Parfaitement inactuelle, c'est vrai, car quel est au juste le mode d'existence de ces entités abstraites, incurvations arbitraires et anthropocentriques, telles que Raison profane ou Raison tout court ? Ce qui pour nous doit entrer ici en question, ce n'est ni l'esprit humain, ni le développement de la conscience, mais l'existence de *cet homme* : un

problème chaque fois nouveau et précis, et non point un concept élaboré dans lequel on sait d'avance ce qu'il y a, parce qu'on y a mis tout ce que l'on voulait et tout ce que l'on pouvait.

Que signifie *être-là* ? En cherchant une réponse, on pourrait être tenté encore de traiter l'existence comme une chose ; or, en tant qu'elle nous est présente, elle ne peut pas devenir pour nous un objet ; c'est la réflexion seule qui la re-présente, c'est-à-dire que l'on touche ici au danger d'une naturalisation de l'existence ; à ce qui en ferait l'objet conventionnel d'une science naturelle. Par existence, nous ne pouvons essentiellement entendre que *décision concrète*, décision devant un possible parmi tous les possibles, qui dans cette décision vérifie pour nous sa réalité et sa réalisation. Elle n'est pas une hypostase ni une fixation théorique, elle a lieu chaque fois dans l'instant, *hic et nunc*. Il ne s'agit donc point d'un concept, même pas du concept d'existence qui, possédant la chose même absente, impliquerait en même temps sa négation ; mais d'une présence qui exige. La situation de l'existence comme décision est de subir une question, de se trouver interrogée, d'être confrontée. Non point donc une confrontation de concepts, tels que « philosophie » ou « théologie », impliquant chacun leur contraire et d'où naîtrait une dialectique. Si l'existence ne peut être que dialectique, c'est en vertu non pas d'une génération des concepts, mais de cette situation même, à laquelle il faut toujours revenir, où dans la détresse et la solitude peut seule être entendue l'interrogation : « *Sentinelles, que dis-tu de la Nuit ?* » (Esaïe XXI : 11).

Cette interrogation, qui s'adresse directement à l'homme, à l'être humain qui *est là*, et qui ne peut être là que comme un *veilleur*, ne peut pas porter sur des systèmes possibles, fixes et dogmatiques, entre lesquels il y aurait à choisir comme devant une alternative d'objets. A une existence qui se saisit comme un processus perpétuellement renouvelé

de question et de réponse, ne peut s'offrir aucun choix devant une philosophie ou une théologie fixées une fois pour toutes, car ce n'est pas un tel choix qui pourrait les lui rendre réels. Il s'agit chaque fois d'une décision envers une possibilité même d'exister, et cela implique qu'à *chaque fois* ne peuvent être utilisées les descriptions d'une situation déjà donnée par d'autres. La situation d'un homme évangélique est précise : il se sait participant à l'état perdu du monde, dont les puissances, d'elles-mêmes et comme telles, se tournent vers leur propre anéantissement. Pour que son existence, en se refusant à la fois au Jour et à la Nuit, ne s'évanouisse pas dans le vide du pur possible, de la pure hypothèse, il doit chaque fois risquer sa décision ; mais dans cette délimitation, l'« autre », en tant que possible refusé, le met en question. Et parce qu'aucune synthèse n'est possible, parce que chaque geste venu de lui porte en soi la trahison de l'autre, il s'éprouve comme celui « *sur qui demeure la colère de Dieu* ».

Mais il est en même temps celui à qui vient une promesse, à qui advient un salut dans cet abîme même, et c'est pourquoi il cesse de croire que son « Moi » est une donnée primaire et primitive, à partir duquel il pourrait saisir tout le reste du monde, et, comme d'un tribunal, établir une théorie de la connaissance avec ses conséquences critiques et éthiques. *Cogito ergo sum*. Au contraire, son Moi solitaire, en relation avec sa propre solitude, n'a pour lui aucune existence absolue ; il n'existe de *Moi* qu'en relation avec le *Toi*, et c'est dans ce dialogue qu'est la dialectique. *Je* ne peux devenir réel que par *Toi*, *tu* es mon monde réel par lequel j'existe, mais jamais aucune autorité abstraite ne pourrait me produire à cette rencontre actuelle, *hic et nunc*. Le *Toi* n'est pas un objet, il est le fondement de mon existence, il est l'Esprit, et c'est dans cette relation qu'est l'Esprit, car l'Esprit n'est pas un *on* anonyme, mais un *Toi*, qui heurte, qui exige. Il s'agit alors de tout autre

chose que d'une intuition sympathique, d'une coïncidence avec un objet : l'Esprit ne peut que se révéler et *moi* écouter. *Cogitor ergo sum* (Karl Barth). Ainsi seulement est dépassée la solitude, la solitude catégoriale du moi perdu dans le monde.

Qu'il s'agisse d'une totalité culturelle, de la sagesse d'une époque ou d'un individu, il ne pourra y avoir que cette rencontre précise, car, à condition de se présenter comme une question immédiate, urgente, toute philosophie peut provoquer la transcendance. Répondre signifie devenir responsable. C'est dans cette responsabilité qu'il y a mouvement dans l'existence, et c'est par elle qu'elle devient « histoire », car il n'y a d'histoire, d'histoire qui domine la mort, que posée dedans l'existence.

HENRY CORBIN.

## **PRINCIPE D'UNE POLITIQUE DU PESSIMISME ACTIF**

.....que nous faisons du paradoxe ? Non. Dieu nous *est* paradoxal. Le paradoxe est la réalité, ou plus exactement le paradoxe est la marque et la preuve de toute réalité en tant que saisie et vécue, c'est-à-dire assumée par l'homme. Sortir du paradoxe pour s'évader dans une synthèse quelconque, rationaliste, catholique, ou marxiste, c'est sortir de la réalité même. Car la réalité est précisément ce qui nous met en relation personnelle et immédiate avec Dieu : et que la relation d'un être déchu avec son Créateur ne puisse être que paradoxale, cela est clair, d'une clarté proprement aveuglante et même insupportable, si nous n'avions le Christ, seul méditateur et seul espoir, seulement acces-